

CABINET DE LA NOUVELLE-ORLEANS

NEW ORLEANS PUBLISHING CO. LIMITED.

Office: 323 rue de Chartres, New Orleans, La.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. ON SE SOLDE AU PRIX REDUIT DE 50 CENTS LA LIGNE. VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

De 23 mars 1911. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., La. Fahrenheit Centigrade

Un Musée de plein air.

Un musée de plein air, "Freiluft Museum", le premier de ce genre qu'on aura vu en Allemagne, va être créé à Königsberg. Il ne s'agit pas, comme on pourrait le croire, d'un Institut d'aériation et d'aéronautique, mais d'un établissement pareil au musée de Skansen, près Stockholm. Les fonds nécessaires ont été réunis à l'aide d'une loterie et l'on compte l'inaugurer au printemps prochain. L'idée est celle-ci: Au lieu de rassembler les objets dans les galeries d'un musée, on les disposera dans de vraies maisons, dans de vrais jardins, sur de vraies places; au lieu d'une nécropole, on a une ville vivante. C'est ainsi qu'on verra, au musée de Königsberg, exactement reconstitués, garnis de meubles et occupés par des personnes naturelles, tous les types d'habitations de la Prusse orientale: maisons de paysans, de pêcheurs et de forestiers; des fermes avec leurs granges et leurs récoltes, avec leurs étables et leurs bestiaux. L'église sera bâtie et vouée au bois, sur le modèle des vieux sanctuaires rustiques, dont on conserve encore trois ou quatre spécimens dans des villages perdus de Lithuanie. Près de l'église, le cimetière avec ses tombes monues. Tout alentour, des prairies et des champs, des moulins de toutes sortes et pour tous les usages; des fossés, des ruisseaux; enfin, un Thiergarten. La transition entre la vraie nature et ces jolies scènes postiches sera si bien ménagée que le visiteur, dit-on, ne soupçonnera point l'artifice. Souhaitons-le sans trop l'espérer. Viens Königsberg, viens Caire ou viens Paris, c'est toujours le même vieux carton.

M. Stolypine reste au pouvoir. St-Petersbourg, 23 mars. — M. Stolypine a été reçu cet après-midi en audience privée au palais de Tsarkoe-Selo et après un long entretien avec l'empereur Nicolas a finalement décidé de retirer sa démission.

UN ANNIVERSAIRE

Paris, 10 mars. C'est en Russie qu'on vient de le célébrer, et c'est un anniversaire sur lequel, chose rare, tout le monde est d'accord. Il y a, en effet, cinquante ans que les serfs russes ont été affranchis. Cinquante ans! C'est si près et c'est si loin! Et combien la pensée contemporaine a peine à s'accoutumer à l'idée que, si peu d'années auparavant, des millions d'hommes ne s'appartenaient point, étaient, à proprement parler, la chose d'autres hommes, au même titre que des terres ou du bétail; qu'on pouvait les louer, les vendre, les hypothéquer et qu'ils traversaient la vie sans jamais connaître la liberté.

Le servage s'est prolongé longtemps dans beaucoup de pays d'Europe. Il existait dans le pays de Vaud, en Suisse, c'est-à-dire dans la première en date des républiques modernes, au début du seizième siècle. On le retrouvait en Savoie au dix-huitième et même, au commencement du dix-neuvième, dans plusieurs petits Etats allemands. En Russie, il a duré jusqu'en 1861.

Il y avait alors, dans l'empire des tsars, environ 54 millions de serfs. Les uns appartenaient à la couronne, les autres aux nobles. Les premiers bénéficiaient d'une condition meilleure. Car, s'ils subissaient en principe la loi commune, s'ils étaient par conséquent liés au sol, ils étaient en pratique traités assez favorablement. Ils avaient des lots de terre à cultiver au prorata du chiffre de leurs enfants. Il arrivait même qu'à prix d'or, quand ils avaient quelques économies, ils obtinssent le droit de se mouvoir et d'aller s'installer pour un temps à la ville, où certains d'entre eux gagnaient plus aisément leur vie.

Les autres, ceux de la noblesse, étaient absolument à la merci des seigneurs. Si le seigneur était bon, humain, soucieux, malgré la loi, des droits de la personne humaine, le sort des serfs était tolérable. Mais son droit sur les serfs était à peu près sans limite. Il était sans limite dans l'ordre administratif, dans l'ordre commercial, dans l'ordre judiciaire. Le seigneur pouvait faire fouetter le serf. La famille elle-même n'opposait pas de limite à son arbitraire. Il dépendait de lui de la rompre et de la séparer. C'était la formule moderne de l'esclavage antique.

Alexandre II, qui son éducation militaire ne préparait pas, semble-t-il, au rôle de souverain libéral, eut le mérite de reconnaître que cette situation ne pouvait durer et que son intérêt même et celui de son empire lui commandaient d'entrer dans la voie des réformes. A partir de 1861, le paysan devint libre, au moins en droit. Les privilèges seigneuriaux sur les personnes furent abolis. Le paysan put participer à l'administration municipale, au moins par son vote. Il fut assuré de posséder une terre, non point, il est vrai, à titre individuel, mais à titre collectif. Une propriété communale se constitua ainsi, à laquelle le serf libéré demeurait attaché par nécessité, mais qui constituait pour lui un milieu légal et juridique.

Nicolas II peut revendiquer l'honneur d'avoir, en 1905 et 1906, poursuivi l'œuvre d'Alexandre II dans le sens des idées contemporaines. Alexandre II avait affranchi les paysans du joug du seigneur. Nicolas II les a affranchis du joug de la commune. Il leur a reconnu le droit de posséder individuellement. La

communauté ne les tient plus. Ils peuvent, s'ils le veulent, s'en évader. Par là la personnalité du paysan se dégage et s'affirme. Après avoir été une chose, il commence à être un homme.

Ce grand événement de l'histoire russe a été commémoré avec beaucoup de solennité et c'était justice. A Pétersbourg, notamment, les cérémonies ont été très brillantes.

Le tsar et la famille impériale y ont participé en personnes. Cinq-vingt et un députés paysans de la Douma sont allés remettre une adresse à l'empereur, qui les a reçus très cordialement. D'autre part, une souscription ouverte par ces mêmes députés, a permis d'ériger dans l'une des salles du Parlement le buste du tsar libérateur, qui a été inauguré avec pompe.

Cette inauguration a été marquée par un discours du président de la Douma, M. Goutchkoff, qui en a pris occasion pour affirmer la foi de la Russie dans les progrès de la liberté, en associant étroitement l'abolition du servage de 1861, et la charte constitutionnelle de 1905.

Les dates du 1er octobre 1861 et du 30 octobre 1905 marquent, a-t-il dit, les actes les plus importants de notre histoire moderne. Elles déterminent, sans possibilité de retour en arrière, toute la destinée de notre patrie. Bien que séparés par l'intervalle d'un demi-siècle, elles sont cependant intimement liées. L'un et l'autre de ces deux actes ont l'œuvre de souverains qui avaient foi en leur peuple. Ces actes ont été aussi la réalisation d'espérances traditionnelles. Ils se sont heurtés tous deux aux craintes et aux avertissements des gens péureux et myopes, des faux augures et des faux sages. Ce sont les étapes d'une même route vers la justice sociale et la liberté politique pour la grandeur de la Russie et la gloire de ses monarques.

Ce discours, prononcé par le président de la Douma au sortir d'une audience impériale, a été très remarqué et méritait d'être. Nous ne pouvons, en France, que nous féliciter vivement de l'état d'esprit qu'il révèle. En effet, si étroite que soit, du seul fait des intérêts internationaux, l'alliance qui nous unit à la Russie, il est bon et il est salutaire que s'ajoute un lien des intérêts ceux de la communauté morale. Certes il serait incorrect d'intervenir par des appréciations critiques trop positives dans les affaires d'un pays allié qui est, comme nous-mêmes, maître de ses destinées intérieures. Mais nous avons le droit de nous réjouir de le voir s'acheminer d'une marche sûre vers l'idéal de liberté et de droit, sur lequel est fondée depuis plus d'un siècle notre vie nationale.

La France s'associe donc sans réserve à la commémoration du récent anniversaire. Elle y voit pour la Russie un gage de force et de prospérité.

Voyage de noces.

L'extrême rigueur de l'hiver dans la Russie d'Asie a rendu les loupes plus féroces et causé de nombreux accidents: mais jamais encore on n'avait vu de tragédie pareille à celle que rapporte le "Zeit". Une noce, composée de 120 personnes, avait quitté le village d'Obstipoff pour se rendre à Tashkent. Portée par 30 traîneaux, elle avait déjà franchi joyeusement les trois quarts de la route, quand, à quelques milles de Tashkent, elle vit à l'horizon une sorte d'épais nuage se détachant en noir sur la blancheur de la neige. Ce nuage s'appro-

chait; on reconnut bientôt des centaines de loupes; on entendit leurs cris, les ohevaux, cabrés de terreur, refusaient d'avancer. On fut en panique folle. Pour détourner la fureur des bêtes affamées, on leur lança ce qui restait des vivres; les loupes n'y prirent même pas garde; alors se saisissant de tout ce qui pouvait servir d'armes, on essaya de se défendre; mais les loupes, excités par l'odeur du sang, n'en devenaient que plus enragés; il y eut un effroyable carnage pendant lequel on vit des hommes jeter les femmes à bas des traîneaux pour retarder leur propre mort. Seul, pendant la mêlée, un traîneau avait réussi à remettre ses chevaux au marche; c'était le premier, celui qui portait les époux. Après une course folle, les loupes l'éurent bientôt rejoint. En se voyant perdus, les deux hommes, qui accompagnaient le jeune ménage, voulurent que le mari sacrifiât sa femme; il s'y refusa avec indignation. Alors les deux hommes s'emparèrent du couple et le jetèrent par dessus bord; puis, tandis que les loupes dévoraient cette proie, par un suprême effort, ils enlevèrent leur traîneau et arrivèrent enfin à Tashkent, à demi fous d'épouvante. Des 120 personnes de la noce, ce sont les deux seuls survivants.

La Toilette de Paris

On vient de créer un service dit du nettoiement, qui sera chargé d'assurer la propreté de Paris. Paris néglige donc sa toilette, qu'une telle mesure se soit imposée à une administration qui l'Europe, suivait un cliché qui n'est pas encore usé, a cessé d'être longtemps de nous envier? Il vous suffira de regarder autour de vous pour faire cette constatation, pénible pour notre amour-propre de Français, que notre capitale laisse quelque peu à désirer sous ce rapport.

Le problème est de ceux qui doivent préoccuper les hygiénistes et, à ce titre, on vaudra bien ne pas trouver notre intervention malséante. Ceux qui ont voyagé à l'étranger sont tous d'accord pour reconnaître que si les grandes villes européennes ont la coquetterie de la propreté, Paris semble vouloir conserver le goût du négligé. A l'étranger, il est vrai, l'éducation du public est telle qu'un honnête homme se déconcerterait à ses propres yeux, s'il jetait à terre un papier, une pelure de fruit ou tout autre objet capable de salir le sol ou de provoquer un accident. Chacun a conscience de son devoir social qui lui incombe, et s'il y contrevenait, d'ailleurs, des règlements de police sont là qui lui rappellent à quelles pénalités il s'expose. Chez nous, un agent qui verbaliserait pour un délit de cette nature serait copieusement hué.

On se plaint que la tuberculose sévisse toujours abominablement; la vérité est que les statistiques accusent plutôt une décroissance que, si elle n'est pas encore manifeste, n'en est pas moins réelle. Cette diminution nous paraît due à deux causes, qu'on n'a pas assez signalées: la suppression de la robe à traîne et l'habitude, qui tend à s'acclimater, de ne plus cracher dans les trains, les omnibus, les théâtres, etc.

Dans l'Amérique du Nord, toutes les femmes ont des robes courtes. A Prague, le conseil municipal a prohibé le port des jupes longues, qui balayaient le sol et soulevaient les poussières pathogènes.

A Ems, on trouve partout l'avis ci-après, rédigé en trois langues: "Par égard pour les malades, les médecins d'Ems et les membres de l'administration des bains prient instamment les dames de ne pas laisser traîner leurs robes." Récemment encore, une municipalité de Hanovre prenait un arrêté punissant d'une amende de trente marks toute personne portant une robe à traîne dans la rue. Ces mesures prohibitives ont produit rapidement leur effet. A Paris, on ne se soucie pas de la mode à donner un résultat pareil, mais ce résultat pourrait bien n'être que temporaire, comme le caspice dont il est l'effet.

Il n'y a pas que les robes à traîne: les balayeurs soulèvent bien autrement de poussière, avec le système en usage.

On s'étonne que la mortalité par tuberculose soit fréquente chez ceux qui manient le balai: cela tient en grande partie, aux conditions déplorables dans lesquelles se font le balayage et l'enlèvement des ordures ménagères. Est-il rien de plus contraire aux lois de l'hygiène que le balayage des trottoirs à sec, qui soulève la poussière et la disperse dans l'atmosphère? Cette poussière, transportée par l'air sur les muqueuses, détermine des inflammations chroniques, soit des bronches, soit de la conjonctive de l'œil; plus elle est fine, plus aisément elle pénètre dans la cavité des fosses nasales ou dans l'arbre bronchique. L'infection tuberculeuse directe par la poussière des rues a pu être contestée, mais il est certain que cette poussière détermine la bronchite ou du catarrhe des bronches, laquelle prépare le lit de la tuberculose. Il se passe là ce qu'on observe dans certaines industries à poussières: bien que celles-ci ne contiennent pas la bacille meurtrier, elles n'en produisent pas moins la fatale maladie chez des prédisposés et voilà comment s'explique, chez ceux qui manient les farines, la verre et la porcelaine en poudre, la recrudescence de la bacillose.

Pour en revenir au balayage, il n'est pas encore achevé à l'heure où les marchands de denrées alimentaires commencent leur étalage sur le trottoir; aucune précaution n'est prise pour protéger ces denrées et les mettre à l'abri des microbes que la poussière véhicule par myriades. Passe encore pour les fruits que l'on pèle, les légumes que l'on fait cuire; mais les fraises, les cerises, les raisins, — encore ces derniers peuvent-ils être lavés à l'eau bouillie — mais les pâtisseries, les sucreries vendues dans les lieux publics, pourquoi ne pas exiger qu'elles soient toujours conservées sous vitrine? Un professeur de la Faculté de Toulouse a réclamé cette mesure, pourtant si simple, il y a près de dix ans: il a parlé dans le désert!

Or, ce qu'on n'a pas en obtenir chez nous, il y a longtemps qu'on le pratique hors de nos frontières. A Craiova (Roumanie) une ordonnance de police enjoint aux paysans d'apporter leurs denrées au marché dans des paniers à couvercle en fer-blanc ou en tôle, par conséquent impénétrables à la poussière; de même, les gâteaux doivent être enfermés sous vitre.

Après la toilette physique, peut-être couvrirait-il de dire un mot de la propreté morale. Le médecin ne doit pas avoir seulement le souci de la santé de l'individu, la santé de la société ne doit pas lui être indifférente. La presse a protesté, à maintes reprises, contre l'exhibition des dessins qui offensent les pudeurs

les moins prompts à s'alarmer; elle a justement fêtré la manie des sottis qui dégradent les œuvres d'art en y écrivait ou gravant leur nom, quand ils n'y mettent pas des inscriptions plus ou moins obscènes.

Careant consules, disaient les Latins: commençons par veiller sur nous-mêmes et songeons qu'en secondant de notre effort individuel les mesures qu'entendent prendre les pouvoirs constitués, nous rendrons leur tâche plus aisée.

Si nous aimons notre Paris, ce n'est pas, comme Montaigne, que dans ses verrees; il importe, au contraire, pour lui rendre sa grâce et son prestige, d'extraire celles-ci au plus vite.

Docteur CABANES.

THEATRES.

TULANE.

Le succès de la troupe qui interprète "The Fortune Hunter" au Tulane va toujours en augmentant et chaque représentation est donnée devant une salle archicomble. Matinée demain.

La vente des places pour les représentations de Mme Sarah Bernhardt a commencé hier matin à 9 heures au Tulane.

Longtemps avant l'heure fixée une foule considérable était massée sous l'arcade du théâtre, et à l'ouverture le contrôle a été littéralement pris d'assaut par le public impatient d'être servi.

Afin d'éviter tout accident et bousculade il fut jugé nécessaire de mobiliser quelques agents de police qui très rapidement établirent un service d'ordre. La vente ne s'est pas ralentie jusqu'à cinq heures du soir. Le public a surtout enlevé les billets pour les représentations de "Mme X", qui sera donnée par la grande actrice française dimanche soir 26 mars, et du train dont vont les choses il est aisé de prédire qu'avant samedi soir il ne restera plus une seule place libre.

Voici le programme des autres pièces qui jouera Sarah Bernhardt pendant son séjour à la Nouvelle-Orléans: Lundi soir—"L'Aiglon"; Mardi soir—"La Dame aux Camélias"; Mercredi matin—"Madame X"; Mercredi soir—"Le Procès de Jeanne d'Arc"; Jeudi soir—"La Tosca"; Vendredi soir—"La Sorcière"; Samedi matin—"La Dame aux Camélias"; Samedi soir—"Sapho".

ORPHEUM.

La troupe de vaudeville qui depuis lundi dernier se fait applaudir au théâtre de la rue St-Charles, n'a pas épuisé sa vogue, car hier soir encore la salle donnait malheureusement place à la foule qui s'y pressait.

Mais cette vogue est légitime, il faut en convenir, car dans la troupe sont des sujets du mérite le plus réel.

CRESCENT.

Les amateurs de beau drame vont en foule applaudir l'excellente troupe qui joue "The Wolf" au Crescent. Cette pièce sera donnée demain en matinée à prix populaires. La semaine prochaine "Her Son".

Victime d'un escroc.

Harry Dickson, un étranger, a été dévalisé hier matin pendant qu'il se trouvait de passage à la Nouvelle-Orléans, en route pour El Paso, Texas.

M. Dickson attendait le départ de son train à la gare de l'Union lorsqu'il a été accosté par un individu bien mis qui lui a demandé s'il se rendait à El Paso; sur sa réponse affirmative l'escroc lui a dit qu'il se dirigeait lui-même vers cette ville, mais qu'il devait avant de rendre à la gare du Southern Pacific pour payer le fret sur une quantité de marchandises qu'il expédiait dans l'ouest. M. Dickson a accompagné l'inconnu et sur la demande de celui-ci il lui a avancé une somme de \$200 dont il avait soi-disant besoin pour lui guider sa route.

Une fois en possession de l'argent l'escroc a disparu tandis que sa victime faisait pendant plus d'une heure le pied de grue en attendant son retour. Le signalement du voleur a été donné à la police.

ATTAQUE ET VOL.

George Walker, un étranger actuellement à l'hôtel Sheppard, a dit à la police hier soir pendant qu'il passait dans le Passage de la Bourse, près de la rue Iberville, il avait été attaqué par un nommé Willie Stearns qui l'a frappé au visage et lui a pris un billet de \$10. Stearns a été arrêté un instant plus tard et est conduit au poste du troisième précinct. Les agents ont retrouvé le billet dans sa poche. Il était également armé d'un rasoir.

AU HONDURAS.

Washington, 23 mars. — Une dépêche de M. McCreery, ministre des Etats-Unis au Honduras, adressée aujourd'hui au département d'Etat, mande que quarante-cinq personnes ont été tuées pendant les troubles qui ont éclaté dimanche dernier à Comayagua.

En raison de ces troubles la vente des boissons alcooliques a été interdite dans ce district.

L'ABEILLE

DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$12.00. Un an; \$2.00. 6 mois; \$1.00. 3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris: \$15.00. Un an; \$7.50. 6 mois; \$4.00. 3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Parusant le Samedi matin: \$5.00. Un an; \$1.50. 6 mois; \$1.00. 4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger: \$4.00. Un an; \$2.00. 6 mois; \$1.25. 4 mois

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition hebdomadaire, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands. Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAIRES SUR-EXPRESS.

Feuilleton

—DE— L'ABEILLE DE LA N. O.

Commencé le 10 Dec. 1910

LE GOUFFRE.

GRAND ROMAN INEDIT

Par CHARLES MICHOUVEL

TROISIEME PARTIE

LE MARTYRE D'UNE MERE

XII EN GUERRE

(Suite)

Michel Casères se mordait les lèvres. Essayez de réagir contre cette

volonté, à quoi bon? Roger reprit: —Sola tranquille.... Avant d'aller à cette bataille j'aurai mes dispositions arrêtées. Tous, vous pourrez rentrer dans votre pays, vivre en paix.... mais l'existence de gentilhomme pauvre mais indépendant, comme je l'aurais tant souhaité moi-même.... Le hasard m'a permis de travailler au bonheur des autres, moi qui ne peux plus espérer le mien!

Un rayon éclaira son visage. Il se disait: —Si cependant le sort des armes m'était favorable; si je pouvais lui rendre sa liberté; si je brisais les fers qu'elle s'est mis aux bras; si je la délivrais à tout jamais de cette tyrannie; si je vengerais à la fois la mère et l'enfant, Mathilde prisonnière d'un bandit, l'enfant tué par ses criminelles manœuvres, que pourrait-elle me refuser?

Et s'adressant à Casères: —Ce duel sera le jugement de Dieu! Je te l'ai dit.... Voilà pourquoi j'ai confiance. Le Gaseon était perplexe. Raoul d'Andelle jouissait d'une terrible réputation d'acrobate.

Il passait pour un redoutable tireur au pistolet. A l'épée, il était coté comme un des amateurs les plus dangereux et, dans les assauts, il ne craignait pas de lutter avec les

maîtres les plus réputés. Cette renommée, malgré ses vicieuses conceptions, tenait en respect ceux des gens de son monde qui eussent été tentés de le critiquer violemment.

Roger de Rouves était trop gentilhomme et trop respectueux des lois de l'honneur pour lui refuser un combat à armes égales. Donc, ce serait, au duel si on pouvait l'y forcer, dans lequel l'ancien lieutenant aurait toutes les supériorités et les avantages.

Depuis de longues années, le baron qui avait été d'une certaine force à l'escrime, n'avait pas touché un ferret ou une épée.... Il regardait son ami et liait sur sa face ses réflexions intimes et ses appréhensions.

Il haussa les épaules et dit à Casères, avec une certaine compassion: —Tu te dis que je vais au devant d'une défaite.... d'un désastre.... Tu as peut-être raison.... Et pourtant je le veux!.... Le Gaseon soupire: —Alors?... Ordonne.... Commande....

—Demain, sous un prétexte de ton choix, tu iras t'installer dans le pavillon, avec Gabrielle.... Surtout, pas un mot de nos projets.... —Soit.... —Tu lui diras que c'est un service que je t'ai demandé.... —Bien.... —Que j'ai des idées qui te sont inconnues....

—Compris. —Ensuite, au retour du comte, Bastool peut aller le trouver, l'avertir qu'il a l'intention de quitter son patron, qui se montre trop peu généreux avec lui, bien qu'il fasse le plus difficile de sa besogne. —C'est facile. —Ensuite, il l'informera qu'il a découvert la retraite de cette Gabrielle.... —Après?... —Qu'elle est à Nemilly, chez une amie qui l'a recueillie.... qu'il peut aisément lui ménager une entrevue avec elle.... —Bien de plus simple. —Alors, il vient, le soir.... Ce Bastool connaît des hommes qui peuvent nous aider.... Tu achètes le congé.... Le comte, entré, ne peut plus ressortir.... Il est notre prisonnier. Au lieu de Gabrielle qu'on enferme dans une partie du pavillon et à qui on laisse ignorer ce qui se passe, c'est moi qui me trouve en face de lui.... Au besoin, on peut le réduire à l'impuissance dès qu'il a franchi le seuil de la maison.... Bastool, qui lui servira de guide, te donnera des conseils, la marche à suivre.... Les assistants seront nos témoins.... On contraindra le comte à les accepter.... Je m'en charge.... Tu as compris? —Ainsi.... C'est une scène qui n'est pas nouvelle. —Qu'y a-t-il de nouveau sous le ciel? On le disait déjà du

temps de César et des Romains. Ces scènes seront éternelles. Tant qu'il y aura des hommes et des passions, leurs ruses seront les mêmes. Si elles ont été si souvent mises en œuvre, c'est qu'elles sont bonnes.... D'ailleurs, nous n'avons pas le choix. Que ce misérable soit amené dans cette maison, mis dans l'impossibilité de fuir, d'appeler à l'aide, et de refuser le combat, c'est tout ce que je demande. Face à face, nous nous expliquons.

—Non, tu ne me bats pas avec toi, je me tue! Une balle dans la tête et ce sera fini.... Il conclut: —Ce duel, c'est ma dernière carte.

Casères se mordait les lèvres, et semblait non pas indécis, qu'il avait-il à refuser à son ami! —mais craintif, tourmenté de doutes sur l'issue de ce combat légal.

Rouves trancha la question. —Si tu ne me mets pas en présence de ce Raoul d'Andelle, dit-il froidement, tu ne feras que rendre ma fin plus certaine. —Comment? —Si je ne me bats pas avec toi, je me tue! Une balle dans la tête et ce sera fini.... Il conclut: —Ce duel, c'est ma dernière carte.

Casères dit: —C'est bien. Le comte viendra à Nemilly.... J'en réponds sur ma tête. Alors le visage de Roger s'é-

panouit. —A la bonne heure, tu es un ami. —Il tira sa montre. —Midi et demi, dit-il, déjà! Allons déjeuner. Il partit transfiguré. Le sort en était jeté. Au moment de sortir, il s'arrêta et reprit: —Michel?... —Quoi? —Avoue que tu as des craintes.... —Dame! —N'avons-nous pas parlé du jugement de Dieu?... —Oui. —Penses-tu que Dieu soit pour une canaille comme cet ancien officier chassé de son régiment, menteur, fourbe et lâche au point de torturer une femme, une mère, un misérable enfin, contre un brave homme comme ton ami qui n'a commis qu'une mauvaise action dans sa vie, une seule, et qui donnerait ses millions et son sang pour la recherche? —Et comme le Gaseon le regardait, attendri, Roger reprit: —Je suis sûr du contraire. Pense comme moi: mets-moi du cœur au ventre. Et maintenant du courage et allons vider ensemble une bouteille de bon vin de France.... —Allons! XIII

HOTEL DE MARANN

A la suite du conseil de famille qui avait été tenu dans le salon attenant à la chambre de Mathilde, à l'hôtel de la rue des Saints-Pères, les amis de madame de Marans et de sa nièce, éprouvèrent en songeant à l'avenir de cette jeune femme pour laquelle ils avaient la plus vive affection, une gêne, un malaise et des inquiétudes qui s'alimentaient.

Que deviendrait-elle? Comment sortir de l'impasse où elle s'était engagée, par suite d'un enlèvement de circonstances et de conseils, de petites incidences et de hasards plus fautes, dans leur insignifiance, les uns que l'autre.

Ceux qui ont vécu longtemps, qui ont étudié les hommes et les choses, observé le monde, savent comment se font les mariages, de quels filets sont enveloppées les héritières, quand elles n'ont pas un père pour les défendre, à quels pièges elles sont exposées et comment l'amant, le prétendu, le fiancé et son entourage, maquant au temps du flirt leurs défauts quand ce n'est pas leurs vices.

Ils connaissent, ils ont vu les erreurs et les duplicités de la veille, les regrets et les déceptions des lendemains.

Mathilde de Fel et la comtesse de Marans avaient été victimes de leur aveugle confiance et de leur générosité.

La crise était à l'état aigu et